

Un rêve au-delà

Ce texte a été présenté pour la première fois le 17 juillet 2013 au Festival d'Avignon dans une lecture de l'auteur et dans le cadre de « Voix d'Afrique » organisé par France Culture et la SACD.

Jeter l'éponge

J'abdique, en bon sorcier, à la bataille de la fin du monde, l'Armageddon où nous voilà en plein. Je célèbre cette fête macabre, messe noire, où toutes nos espérances vont brûler afin de pouvoir honnêtement recommencer la vie à zéro, tous et à la fois. La vie, le monde. À zéro. Tous. À la fois.

On a fini de tout voir, il ne reste plus qu'à s'éteindre et dormir comme un diable dans son antre.

Fini les jours de guigne où tu priais tous les dieux de la terre afin qu'ils t'ouvrent les bras de l'enfer pour cramer ta disgrâce, et recommencer ensuite le même couplet né de la même impuissance de vivre son souhait. Et recommencer comme si les larmes n'existaient pas. Et que tout était une affaire de théâtre. Scène après scène : penser, écrire, répéter et jouer devant les spectateurs. Sans se tromper d'adresse ni de rôle. Comme si on restait les mêmes personnages infatigables interprétés par des comédiens fatigués.

Fini la litanie de la plainte. Le chapelet de la misère. L'éternel recommencement du « c'est fini ».

Maintenant, personne d'entre nous ne vivra.

Depuis des siècles, la mort n'a fait que prouver son incapacité à tout détruire. Mais on n'a fait que l'oublier et pleurer. Alors lui, l'oubli, est impardonnable. C'est lui qui fait de cette crise quelque chose de niais. La mort au fil des temps n'a fait que nous abandonner. Mais jamais nous accomplir en une chose définitive, finale. On aurait bien fait de mourir tous à la fois. On aurait dû mourir tous à la fois. Mais le fait que certains soient encore restés vivants ne facilite pas les choses. Et la peur de la mort a pris tout son sens, parce qu'on s'est rendu compte qu'on ne mourrait pas tous à la fois et que tous on ne mourrait même pas, seulement.

J'accepte aujourd'hui de mourir. Oui, dans ce chaos tissé de brins d'univers gothiques, avec des étoiles mortelles qui pissent tout le sang des révolutions qu'elles ont longtemps bu, placées au cœur des drapeaux des pays non alignés, et aussi des vieilles lunes endeuillées qui vomissent ce que la femme qu'elles portent en elles a bu de sa capture. Car la lune porte en elle une femme qu'elle tient prisonnière, son fagot de bois sur la tête et son enfant au dos. C'est elle qui pleure quand la lune est ronde. Oui, j'accepte de mourir dans ce sale ciel couvert de morsures, que tous les systèmes bien-pensants n'ont fait que croquer pour se tailler une place sur sa plaie.

Les plaies de la géhenne qui ouvrent leurs sexes de putains pour enivrer les astres.

Prélude à la mort

« On raconte qu'un jour le Démon était tellement fatigué de sa tête qu'il l'avait enlevée et s'était assis dessus. »

L'histoire que je vais vous raconter, mes enfants, n'est pas l'histoire racontée. Mais celle que nous sommes en train de vivre, enfermés dans cette maison en attendant que le monde éclate, et que tout ait raison de nous. Dans cette maison où nous guettons par la fenêtre de quelle direction nous viendra le baptême de feu, le cyclone, les météores, la main ravageuse du tsunami et les explosions que nous sommes. Nous ne cessons de nous demander cela.

Lorsque j'aurai fini mon histoire, peut-être serons-nous déjà morts, peut-être ne serons-nous que cendre et oubli. Bien avant que j'achève mon poème, serons-nous déjà morts ? Peut-être ne vivrons-nous que comme ça, sans avoir entendu la mort frapper, sans être mordus par le feu béni de la fin de toute chose, mais juste emportés par le conte, et doucement nous perdre dans sa mémoire ? Et doucement, sans nous en rendre compte, la mort nous aura emportés entre deux strophes, et nos os feront des braises. Peut-être serons-nous transportés, non vers les décombres, non

en restes d'os et de braises, mais en fable. Seulement en fable. Car nous aurons emprunté le train des mots, la locomotive de la sorcière, les maillons du poème, non pour suivre et écouter, mais pour devenir petit à petit l'âme de ce qui est dit, jusqu'à s'y perdre et ne plus retrouver le chemin de la maison...

La légende du Démon

« Le Démon s'est assis sur ses cornes. »

La fourche du Diable s'est enfoncée dans son œil, et le gluant liquide de son eau de primate a fécondé son corps en pustules. Tous ces bubons que nous éclatons pour donner des serpents vénéneux, des scorpions rouges, des araignées aux mouchetures de fauve avec des dents de crabe et des pinces de homard. Ces araignées de mer ont emporté mes matelots vers une terre aussi profonde que le creux des abîmes. Dans des océans disparus avant le pas du premier homme, que les dinosaures ont parcourus pour finir par sombrer dans cette étrange agonie.

L'être est la marque du passeur.

Avec des inscriptions sur le ciel, le Démon a écrit la Terre, ses fossiles, ses reliques, ses vestiges de pierres où la main du Diable a bâti des civilisations entières en prônant la force et le sang, la servitude et le mensonge, le grand bûcher où le ciel fut brûlé.

Le Démon a donné de sa longue queue au monde le chapitre de l'enculade.

Et sa langue, rouge, incandescente, pend toujours le long de sa braguette, qui lui remonte du milieu du visage jusqu'à la déchirure entre les jambes pour simuler le vilain sexe du primate.

Et n'ayez crainte, mes gosses, je reviens dans la maison où les sortilèges ont pris forme.

Et donc les sortilèges ont commencé à marcher des kilomètres durant pour fornicuer à chaque carrefour avec des accidents venus de milles diableries afin d'épouser les vents. Et toute une arabesque de scandale monta de la mer pour renverser la Terre. Les morts sont sortis, avec leurs odeurs et leurs grâces enchaînées auxquelles aucun nouveau-né ne sourira.

Le Démon s'est assis sur ses cornes et du bas de son dos peut sortir le monde.

La chute, nous l'avons bel et bien portée. Le coup fatal ensuite, à peine sortis du Démon. Mille choses fatales nous respirions pour devenir des remugles d'échecs. Et jamais on n'a foutu la paix à qui que ce soit.

C'est quoi ça, foutre la paix à qui que ce soit ?

C'est quoi ça, dire aux gens « Je vous cède le droit, la paix, la liberté, l'économie, la prospérité, l'amour, l'intelligence » ? C'est quoi ça, dire aux gens « Je vous file l'indépendance, le développement, la liberté, la croissance, le devenir, la démocratie » ? C'est quoi ça, tous ces mots obscènes puant l'entre-trou de la folle massacrée par milles verges et sept

cents doctorats de syphilis ? La « syphilisation » telle qu'elle monte sur la laideur de Calibos, avec le temps qui n'est jamais passé.

Ah ! C'est dommage ! Dommage qu'on se soit suicidés hier pour en parler aujourd'hui sinon on serait encore des vivants. On est morts et personne ne croit. On est morts depuis. Nous écoutions simplement la mémé nous faire son mille-et-unième conte de la destruction de toute chose qu'il va bien falloir commencer. L'accomplissement de toute chose est sa destruction. La peur que nous enseigne tout ce que nous désirons protéger. On s'est suicidés hier pendant qu'on écoutait la mémé près du foyer.

Vous connaissez ces oiseaux migrateurs, aussi noirs que des anges faméliques, aux ailes athlètes on dirait des palmes ? Ces oiseaux au bec de calao et à la tête basse ? Leurs cris semblent provenir des abîmes et leurs yeux à l'image de ceux du gecko jamais ne se ferment. Leur langue est rose, et leurs pattes, aussi chétives que des brindilles de paille, ne peuvent soutenir aucun poids, à l'image des albatros, vous les connaissez ? Ce sont des oiseaux migrateurs. Ils traversent des continents entiers sans se poser sur une branche. À peine on les voit passer par-dessus nos têtes qu'on se voile la face, évitant qu'ils emportent nos visages. Et leur chant funèbre conduit à l'origine des abîmes. Vous connaissez ces oiseaux ? Leur passage couvre l'espace d'un opaque présage du temps qui moisit. Mais où vont-ils ?

Ils vont là-bas, vers le radeau de la géhenne, l'œil du volcan qui jamais ne s'éteint, le brasier qui dicte

au jour sa chaleur, et couvrent la nuit de leurs ailes noires d'oiseaux migrants. Oui, ils vont tous en masse se jeter dans cet enfer pour mourir. Ils ne font que ça. Toute leur vie traverser des mers pour aller se jeter dans cet enfer où tout a été préparé pour les détruire. Leur geste nous est sans équivoque. C'est un suicide innocent.

*

« C'est un type qui rentre chez lui, et il découvre sa femme découpée en morceaux par le voisin, sur la table, et là le voisin, il lui dit : "Sers-toi, Guillaume, y en a pour tout le quartier." »

Et moi je vous dis, fistons, faut baiser la tête légère.

Baise avec des folles, des laides, des crades, des dingues, des junkies, des camées, des défoncées, des gorilles, des grosses qui ont des pneus dans le ventre et qui transpirent et qui pètent et qui chient quand elles jouissent, et qui te bouffent ta place et tes cookies, et tes chocolats et tes beignets de maïs avec la bouillie et tout, et qui pètent la douzaine d'œufs consommés au p'tit-dèj. Baise avec les ignares, les salopes, les déchaînées, les sans-abri, les troubadours et tous les trous. Baise-les dans tous les trous jusqu'à faire de ton sexe un fer à chalumeau. Baise dans la boue, les pieds en plein avec les asticots, la tête dans le cul de chiotte. Baise avec les sidéens et ne te préserve d'aucun fléau.

La mort est ta maison, parce que sinon c'est quoi ça, cette vilaine pitance ? Ça a été pour gagner un ticket

aller simple pour « Grinceville », la ville des pleurs, la ville des larmes, la ville des mecs qui crèvent comme des patates, en solde, trouées au soleil. La peau ratatinée par l'abstinence de la main qui choisit. Le tout rabougri en bouquet de couilles mortes. Des couilles sèches que les termites ont rongées avec des guêpes qui les ont trouées de toute part. Les grillons y ont fini leur chapelet, à piquer des nuits durant la chair flasque de ces mollusques humains endormis dans leurs cache-sexes.

Maintenant, plus qu'un arbre de poussière qui s'effondre au son d'un souffle de vent comme se sont effondrées les deux couilles jumelles de New York.

Les corps piqués par des guêpes.

Les morpions qui disparaissent dans les cheveux de l'indolent, de ses dreadlocks empanachés.

La surface qui s'efface.

Le bruissement d'une règle qui se brise.

La fumée d'Hiroshima.

Les spots de couleur qui illuminent l'Armageddon.

Un jour qui surprend le jour et le suspend au milieu d'une phrase.

Et les deux tours jumelles crèvent dans un monde atrophié de politique.